

Ferdinand

von Schirach

Le hérisson



folio **2**€

COLLECTION FOLIO

Ferdinand von Schirach

Le hérisson
et autres nouvelles

*Traduit de l'allemand
par Pierre Malherbet*

Gallimard

Ces nouvelles sont issues du recueil *Crimes* (Folio n° 5452).

© By Piper Verlag GmbH, München, 2009.

© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française,
2015 pour la présente édition.

Couverture : Photo © David Sacks / Getty Images (détail).

Ferdinand von Schirach, né à Munich en 1964, est avocat au barreau de Berlin depuis 1994. Parmi les clients qu'il a défendus, on trouve des personnalités politiques et industrielles, des espions, des célébrités et des anonymes. *Crimes*, son premier ouvrage, lui a valu un succès foudroyant. Il est aussi l'auteur de *Coupables*, son deuxième recueil de nouvelles traduit en français.

Découvrez, lisez ou relisez les livres de Ferdinand von Schirach :

CRIMES (Folio n° 5452)

COUPABLES (Folio n° 5792)

Le hérisson

Les juges passèrent leurs robes dans la salle des délibérés, l'un des assesseurs eut quelques minutes de retard et l'officier de police dut être remplacé en raison de maux de dents dont il s'était plaint. Le prévenu était un Libanais grossier, Walid Abou Fataris, il gardait le silence depuis le début. Les témoins déposèrent, la victime en fit trop, on examina les preuves. C'était une simple affaire de vol que l'on jugeait, passible de cinq à quinze ans d'emprisonnement. Les juges étaient d'accord : au vu du casier judiciaire du prévenu, ils lui en donneraient pour huit ans, nul doute sur sa responsabilité ni sur sa culpabilité. Le procès pataugea mollement toute la journée. Rien de spécial en somme – du reste, il n'y avait rien de spécial à en attendre.

On allait sur 15 heures, l'audience toucherait bientôt à sa fin. Pour aujourd'hui, il ne restait plus grand-chose à faire. Le président consulta la liste des témoins, seul Karim, un frère du prévenu,

devait encore être entendu. Mouais, pensa le président, on sait bien ce que valent les alibis fournis par la famille, et il le regarda par-dessus ses lunettes. Il n'avait d'ailleurs qu'une question pour ce témoin : s'il voulait bien attester que son frère Walid se trouvait à la maison lorsque le prêteur sur gages de la Wartenstrasse avait été dévalisé. Le juge posa la question à Karim de la manière la plus simple possible et même, à deux reprises, lui demanda s'il l'avait comprise.

Personne ne s'attendait à ce que Karim lâchât le moindre mot. Le président lui avait longuement expliqué qu'en tant que frère du prévenu il avait le droit de se taire. Telle était la loi. Chacun dans la salle, même Walid et son avocat, était surpris qu'il voulût bien témoigner. Maintenant, tous attendaient sa réponse, de laquelle allait dépendre l'avenir de son frère. Les juges étaient impatients, l'avocat était las et l'un des assesseurs ne cessait de regarder sa montre parce qu'il voulait encore avoir le train de 17 heures pour Dresde. Karim était le dernier témoin de cette audience – au tribunal, les moins importants sont toujours entendus en dernier. Karim savait ce qu'il faisait. Il l'avait toujours su.

Karim avait grandi dans une famille de criminels. On racontait que son oncle avait abattu six

personnes au Liban pour une cagette de tomates. Chacun des huit frères de Karim avait un casier judiciaire dont la lecture publique lors d'un procès prenait jusqu'à une demi-heure. Ils avaient volé, dérobé, arnaqué, racketté et s'étaient parjurés. Il n'y avait que pour meurtre et coups et blessures ayant entraîné la mort qu'ils n'avaient pas encore été condamnés.

Au sein de cette famille, depuis des générations, les cousins avaient épousé leurs cousines, et les neveux, leurs nièces. Lorsque Karim entra à l'école, ses instituteurs soupirèrent : « Encore un Abou Fataris », et ils le traitèrent comme un idiot. Il devait s'asseoir tout au fond de la classe ; son premier maître lui expliqua, à lui qui n'avait que six ans, qu'il ne devait pas se faire remarquer ni se battre et qu'il devait se taire. Alors Karim se tut. Il comprit très vite qu'il ne devait pas montrer qu'il était différent. Ses frères le frappaient derrière la tête parce qu'ils ne saisissaient pas ce qu'il disait. Dans le meilleur des cas, ses camarades de classe – par la grâce d'un modèle d'intégration municipal, la première classe comptait 80 pour cent d'étrangers – se moquaient de lui quand il tentait de leur expliquer quelque chose. Le plus souvent, lorsque son comportement leur semblait trop différent, ils le frappaient. Karim s'employa alors à avoir de mauvaises notes – il ne pouvait faire autrement.

À dix ans, il avait appris les probabilités, le calcul intégral et la géométrie analytique dans un manuel qu'il avait piqué dans la bibliothèque des profs. Cependant, concernant les devoirs sur table, il évaluait combien d'exercices ridiculement simples il devait rater pour obtenir un quatre moins qui passe inaperçu. Parfois, il avait l'impression que son cerveau vrombissait lorsqu'il se heurtait à un problème de mathématiques du livre qui passait pour insoluble. C'étaient là ses moments de bonheur intime.

Il habitait, comme ses autres frères, y compris le plus âgé, celui de vingt-six ans, chez sa mère ; son père était mort peu après sa naissance. L'appartement familial, à Neukölln, avait six chambres. Six chambres pour dix personnes. Il était le plus jeune, c'est donc le débarras qui lui échut. Le vasistas était en verre dépoli, il y avait une étagère en sapin. Là atterrissaient les choses dont plus personne ne voulait : balais sans manche, seau à ménage sans anse, des câbles pour lesquels il n'y avait plus d'appareils. Il y passait toutes ses journées, assis devant son ordinateur et, tandis que sa mère croyait qu'à l'instar de ses frères, grands et forts, il jouait à des jeux vidéo, il lisait des classiques sur gutenberg.de.

À douze ans, pour la dernière fois, il essaya de devenir comme ses frères. Il écrivit un programme qui craquait les sécurités électroniques de la Postbank – il permettait de prélever en toute discrétion le centième d'un montant en centimes sur des millions de comptes. Ses frères ne comprirent pas ce que « l'Idiot », ainsi qu'ils l'avaient surnommé, leur avait donné. Ils le frappèrent une fois de plus sur l'arrière de la tête et jetèrent aux ordures le CD avec le programme. Seul Walid présentait que Karim leur était supérieur, il le prit sous sa protection contre ses rustaude de frères.

Lorsque Karim eut dix-huit ans, il quitta l'école. Il fit en sorte d'obtenir de justesse ses examens de fin de scolarité professionnelle. Personne, dans sa famille, n'était arrivé si loin. Il emprunta 8 000 euros à Walid. Celui-ci pensa que Karim avait besoin de l'argent pour faire du trafic de drogue et les lui donna volontiers. Karim, entre-temps, en avait tant appris sur la Bourse qu'il spécula via Internet sur le marché du Forex. En l'espace d'un an, il se fit presque 700 000 euros. Il loua un petit appartement dans un quartier bourgeois, quittait chaque matin le foyer familial et faisait ce qu'il fallait de détours afin d'être sûr et certain que personne ne l'avait

suiwi. Il aménagea son refuge, s'acheta des livres de mathématiques, un ordinateur plus puissant et passait son temps à spéculer en Bourse et à bouquiner.

Sa famille présumait que « l'Idiot » faisait du trafic de drogue et en était satisfaite. Bien entendu, il était bien trop maigrichon pour un Abou Fataris. Jamais il ne mettait les pieds au Kick and Fight, un club de sport, mais il portait tout de même, comme eux, des chaînes en or, des chemises de satin aux couleurs vives, des vestes noires en cuir Nappa. Il s'exprimait dans l'argot de Neukölln et il gagna même un peu en respect parce que, jamais encore, il n'avait été pris sur le fait. Ses frères ne le prenaient pas au sérieux. Leur aurait-on demandé, ils auraient répondu à son sujet qu'il faisait partie de la famille, ni plus ni moins. D'ailleurs, on ne s'en souciait guère.

De sa double vie personne ne soupçonnait quoi que ce soit – ni non plus que Karim possédait une tout autre garde-robe, ni même qu'il avait aisément obtenu son bac en suivant des cours du soir, ni, ça va de soi, qu'il assistait deux fois par semaine à des séminaires de mathématiques à l'université technique. Il détenait une petite fortune, payait des impôts, il avait une jolie copine, étudiante en littérature qui ignorait tout de Neukölln.

Karim avait lu les dossiers de la procédure engagée contre Walid. Tous, dans la famille, les avaient eus entre les mains, lui seul en avait compris le contenu. Walid avait braqué un prêteur sur gages, volé 14 490 euros et s'était précipité chez lui afin de se procurer un alibi. La victime avait alerté la police et livré une description précise du coupable : nul doute pour les deux officiers de police judiciaire qu'il devait s'agir d'un Abou Fataris. Il est vrai que les frères se ressemblaient incroyablement, une particularité qui, souvent déjà, leur avait sauvé la mise. Aucun témoin ne pouvait les différencier au cours d'une confrontation – même sur les bandes des caméras de sécurité on peinait à les distinguer.

Cette fois-ci, les policiers furent rapides. Walid avait caché le butin en chemin et jeté l'arme du crime dans la Spree. Lorsque la police fit irruption dans l'appartement, il buvait du thé assis sur le sofa. Il portait un T-shirt vert pomme orné d'une inscription jaune fluo : « FORCED TO WORK ». Il ignorait ce que cela signifiait mais trouvait ça beau. Les policiers l'arrêtèrent. Invoquant le principe du « péril en la demeure » ils causèrent les « dégâts rendus nécessaires par la perquisition » : ils éventrèrent les sofas, vidèrent les tiroirs sur le sol, renversèrent les armoires,

allèrent même jusqu'à arracher les plinthes du mur parce qu'ils supposaient que s'y trouvaient des planques. Ils firent chou blanc.

Walid demeura cependant en détention – de toute évidence, c'était bien son T-shirt qu'avait décrit le prêteur sur gages. Les deux policiers se réjouissaient d'avoir enfin mis la main sur un Abou Fataris : on allait pouvoir le mettre hors d'état de nuire pour au moins cinq ans.

Karim était assis dans le box des témoins et levait les yeux vers la cour. Il savait que personne dans la salle ne le prendrait au sérieux s'il ne fournissait à Walid qu'un simple alibi. N'oublions pas qu'il était un Abou Fataris, membre d'une famille que le parquet avait présentée comme très connue des services de police. Chacun ici s'attendait à ce qu'il mente. Il devait donc sortir le grand jeu – sans quoi, Walid serait mis à l'ombre pour plusieurs années.

Karim pensait à la phrase d'Archiloque, fils d'esclave, qui était son leitmotiv : « Le renard sait beaucoup de choses, mais le hérisson sait quelque chose d'important. » Que les juges et les procureurs soient les renards, alors il se ferait hérisson – et il connaissait son rôle sur le bout des doigts.

« Monsieur le Juge... », dit-il et il éclata en sanglots. Il était bien conscient que cela ne touche-

rait personne mais qu'on lui prêterait un peu plus d'attention. Karim se donnait tout le mal du monde pour avoir l'air idiot mais crédible. « Monsieur le Juge, Walid est resté toute la soirée à la maison. » Il laissa la pause produire son effet. Il vit du coin de l'œil que le procureur prenait des réquisitions, qu'il ouvrait une procédure pour faux témoignage.

« C'est cela, toute la soirée à la maison... », dit le président et il se pencha en avant. « Mais la victime a formellement identifié Walid. »

Le procureur hocha la tête, l'avocat se plongea dans ses dossiers.

Karim connaissait les photos de la confrontation versées au dossier. Quatre policiers qui rendaient une caricature de policiers : petites moustaches blondes, sacs banane, chaussures de sport. Puis Walid : une tête de plus et deux fois plus large, teint basané, T-shirt vert avec une inscription jaune. Une nonagénaire à moitié aveugle, absente au moment des faits, l'aurait « formellement identifié ».

Karim sanglota de nouveau et se moucha dans sa manche de veste. Un peu de matière en pendouillait qu'il considéra avant de dire :

« Non, monsieur le Juge, c'était pas Walid, s'il vous plaît, croyez-moi.

— Je vous rappelle une fois de plus que, si vous souhaitez témoigner ici, vous devez dire la vérité.

— C'est bien ce que je fais.

— Vous vous exposez à de lourdes peines, vous risquez la prison ! » dit le juge.

Profitant de l'avertissement, il voulait s'abaisser au niveau de Karim. Puis il reprit d'un air supérieur : « Alors, qui était-ce, puisque ce n'était pas Walid ? » Il regarda dans l'assemblée, le procureur souriait.

« Oui, qui donc ? » répéta le procureur. Il reçut un regard noir du président, c'était lui qui menait les débats.

Karim hésita aussi longtemps qu'il le put. Dans sa tête, il compta jusqu'à cinq puis dit :

« Imad.

— Comment ? Que voulez-vous dire avec "Imad" ?

— C'était Imad, pas Walid, répondit Karim.

— Et qui est cet Imad ?

— Imad, c'est mon autre frère. »

Le président le regarda étonné, même l'avocat se réveilla brusquement. Un Abou Fataris brise les règles et charge quelqu'un de sa propre famille ? se disaient-ils tous.

« Mais Imad est parti avant que la police arrive, ajouta Karim.

— Oui ? Bon. » Le président commençait à s'énerver. Quels absurdes bavardages, pensait-il.